

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel de KERGARIOU

Après trois ans de mission...

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2010, tome 105a, p. 25-29

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Après trois ans de mission...

Le Père Michel de Kergariou, de passage pour quelques semaines en Suisse, nous dit, après trois années passées au Pérou, les phases d'étonnement et d'adaptation par lesquelles un nouveau missionnaire doit passer. Comme saint Paul, il faut se faire juif avec les Juifs et grec avec les Grecs...

Une des difficultés du missionnaire, lors de son retour au pays, est de répondre aux questions qui lui sont posées sur son nouveau champ d'apostolat : les personnes avec lesquelles et pour lesquelles il travaille, le monde si différent par le climat et les conditions matérielles et

sociales où il se trouve, et lui-même aussi dans ce nouveau contexte. Il mesure alors combien la parole est insuffisante, inefficace, vide, si elle ne correspond pas à un vécu, ce qui est nécessairement le cas de ceux qui l'écoutent, et inversement combien le même vécu par lui ne peut se rétré-

cir et se véhiculer dans des mots, nécessairement les mêmes pour tous, et si déchargés pour lui, quand il vibre encore de toute l'expérience qui est la sienne.

Cependant, il faut qu'il y ait cette communication. Le monde est devenu si petit avec les



Le père Michel de Kergariou célèbre la messe au milieu des siens.



Des enfants des Hauts Plateaux péruviens.

moyens actuels de transports que depuis la Suisse on va plus vite sur l'autre continent que sur la côte atlantique française. L'interrelation qui en découle entre les pays fait que les problèmes des uns et des autres ne peuvent être isolés comme ceux de deux mondes cloisonnés. L'interdépendance est la plus sensible sans doute sur un plan matériel et économique que, malheureusement, nous ignorons trop pour ne l'avoir pas assez étudiée, elle exige de plus en plus aujourd'hui une relation humaine plus profonde, une compréhension réciproque basée sur l'écoute et l'accueil,

pour constituer une fraternité humaine solidaire dans une même famille. Grand idéal sans doute où d'aucuns souriront, bien conscients de l'égoïsme foncier des hommes et des peuples. Motivation profonde cependant du missionnaire qui cherchera moins à convertir à lui et à son monde qu'à élever à une plus grande conscience de la famille humaine à restaurer dans le Christ. D'où la nécessité de communiquer malgré tout avec le monde qui l'a envoyé, pour que ce monde aussi s'élève à ce niveau de conscience et le réalise dans ses actes. Le missionnaire a

la certitude que son action est vaine, ou du moins incomplète sans cela.

Ceci étant dit, comment se fait cette rencontre avec un peuple si différent ?

A mon arrivée à Macusani, capitale de province à 4350 m. d'altitude, 3000 habitants, accompagné de Mgr Dalle, la cloche de l'église bien sûr sonne à toute volée, appelant la population à venir saluer son nouveau curé. Ce sont d'abord les autorités et les notables, en cravate et complet, à l'européenne, qui, dans un flot de paroles où l'on sent vite quelque chose de mécanique,



L'intérieur de l'église de Macusani où a œuvré Michel de Kergariou.

de stéréotypé, viennent me dire combien ils sont heureux de me recevoir, et souhaitent une collaboration étroite pour le développement de leur ville qui est pauvre. Plus tard on me questionnera sur le développement de mon pays, sur sa richesse... Il paraît qu'il y a des escaliers qui montent tout seuls, des portes qui s'ouvrent d'elles-mêmes quand on s'en approche... Sans doute on voudrait la même chose, mais on n'a pas d'argent, on manque de cadres me dit-on. Puis, s'approche de moi une tout autre espèce de gens, habillés à l'indienne, qui n'osent pas s'approcher, tendre la main, mais restent un peu à distance, une main sur le chapeau, forment un bonjour timide dans un petit hochement de tête. Ils sont du reste vite repoussés en arrière par les notables qui font cercle autour

de moi et me déclinent leurs titres : sous-préfet, juge, chef de la police, maire, conseiller, grand commerçant, etc. Ils m'assurent tous qu'ils sont « très catholiques » et même « très bons catholiques », l'appuyant parfois du fait qu'ils sont mariés à l'Eglise, ce qui sous-entend qu'ils ne sont pas comme ces autres, derrière, qui ne se font pas enregistrer devant le maire ni ne passent devant le prêtre. Je me rendrai compte plus tard que le mariage est une vraie promotion sociale, car il nécessite beaucoup d'argent pour pouvoir payer la fête. Je comprendrai aussi plus tard ce que signifie le « bon » ou le « très catholique » : c'est celui qui a pu tout accomplir, depuis le baptême jusqu'au mariage, en passant par les sacrements de la Communion et de la Confirmation, et qui



Une chapelle villageoise.

aura payé la fête surtout en dévotion au patron local, sans négliger aussi de demander la messe des morts pour ses défunts. Toutes choses, bien extérieures, et qui demandent d'avoir de l'argent.

Sans m'en rendre compte, noyé sous le flot de paroles de bienvenue et de présentation, je n'ai pas remarqué la disparition du petit monde indien muet, qui s'est contenté d'observer de loin un instant, puis s'en est allé trotinant, les femmes toujours entourées d'une grappe d'enfants aux grands yeux noirs. Déjà je sais que là sera mon monde, celui qu'il me faudra essayer d'atteindre, mais comment ? Dès le début, je suis assailli par des représentants de groupes, président du comité pour ceci ou cela, avec présentation de statuts à l'appui, et qui



Un groupe de paysans pose pour la photo (vers 1980).

semblent des organisations merveilleuses pour animer et améliorer la vie. Cela se termine toujours par une demande d'argent de mon pays, car il faut toujours construire un local grandiose, acheter un tas de matériel coûteux et autant que possible des plus modernes. Je me rends compte malheureusement que le « comité » n'a pas d'autres membres que lui-même, et que tous ces comités sont en compéti-

tion les uns avec les autres, à qui réalisera, parfois pour les mêmes fins, le meilleur local. Ceux qui y sont parvenus se sont contentés d'une bonne fête d'inauguration, la plus solennelle possible, avec image souvenir, mais que les activités sont nulles, le plus souvent parce que la caisse a mystérieusement disparu à cause d'un mauvais trésorier. J'apprends que c'est au moins le troisième, et qu'il en est



Ecole d'agriculture, récolte de la paille – à gauche, la fromagerie.

chaque fois ainsi. Un point délicat pour moi sera une demande semblable présentée par les notables, pour terminer l'église.

Celle-ci, commencée depuis plus de vingt ans, paraît un édifice bombardé. En forme de croix, seule la partie supérieure de la croix est achevée, toute la nef restant à ciel ouvert, ses murs lamentablement levés constituant un trou béant jusqu'au clocher bien saugrenu, donnant sur la place. Là on pense que je ne peux pas refuser, comme curé, une demande si noble, expression du respect pour Dieu et d'une grande foi de la population tout entière. Personnellement, je reste perplexe devant les dimensions énormes de l'édifice, copie exacte de celui de la plus grande ville voisine, que la génération précédente a entrepris pour rivaliser « dans la foi » avec ladite ville.

J'essaie d'attirer l'attention sur le coût de l'opération, mais on sait que la Suisse est riche et généreuse ! Je relève la sous-alimentation et le manque de santé d'une grande part de la population : peut-on dépenser autant pour un édifice de pierre, quand les personnes vivent de façon si misérable ? On m'objecte alors que

c'est leur faute, et que surtout l'église est quelque chose de la foi, Dieu premier servi. Comme c'est beau ! — Mais je me fais alors un peu ferme : Dieu premier servi ? Alors pourquoi si peu de monde à la messe dominicale, de telle sorte que ce qu'il y a de terminé est plus que suffisant pour le groupe qui vient le dimanche, et que le reste ne servira jamais ? Décidément non, je ne vois pas la nécessité d'une telle dépense, la foi ne saurait se mesurer ainsi. Si vraiment ils veulent le faire, qu'ils le fassent eux-mêmes. Il y a des riches parmi vous, qu'ils donnent. Personnellement je soutiendrais.

Eh bien, à ma grande surprise, ils s'y sont mis. Un comité formé par les camionneurs a pris la tête du chantier : transport quasi gratuit du matériel, dons souvent très importants de quelques riches propriétaires ou commerçants (en réalité le sang des pauvres), main-d'œuvre en grande partie bénévole (parmi les plus pauvres), mais l'œuvre est achevée depuis juillet 1976. Ils l'ont faite eux-mêmes, avec un seul soutien de notre part, correspondant au sixième de la dépense. A nous d'enseigner que la population ne sera pas « très catholique »

seulement par son temple ou les dons qu'il a suscités mais s'il s'établit une unité vivante à l'image de l'union des pierres de l'édifice. Que la mesure de la foi n'est pas extérieure mais intérieure aux individus, passe en eux, par eux, dans leurs relations entre eux.

Tout cela ne concerne encore que notre centre principal, Macusani. C'est que la surface de territoire à notre charge est d'environ 4000 km², le seul département de Puno ayant la superficie de la Suisse. Alors il faut partir, en voiture, mais surtout à cheval, la route carrossable ne permettant d'atteindre que cinq agglomérations sur environ 25. Ce sont alors des heures, dans un paysage merveilleux de beauté, mais froid et austère, brûlé par le soleil ou gelé par des nuits très froides, sans végétation, passant par des cols à 4800 m. d'altitude où il faut souvent tirer le pauvre canasson qui ne peut plus vous porter. On trouve alors là une population vraiment pauvre, écrasée par les éléments et par une histoire qu'elle ignore mais dont elle sait qu'elle n'a jamais été favorable. « Dominez la terre et soumettez-la », dit Dieu à l'homme en la créant. Que domine-t-on par ici ? Rien. Bien

au contraire, on est soumis, ayant toujours été dominé : par le climat, les intempéries, la maladie, les autorités, la vie sociale. Aussi la vie religieuse est-elle expression de cette crainte de quelque domination qui prend nom de châtement, et le culte se trouve sacrifice offert pour apaiser les esprits et les saints, la terre qui est appelée « terre mère », car elle nous nourrit. On ne comprend pas encore que l'on puisse être appelé à dominer et soumettre ce monde où l'on vit. (...)

L'idéal est grand, les moyens sont faibles, le temps sera long. Mais on croit. Et ce qui soutient notre espérance, c'est leur propre espérance, leur confiance réservée qui grandit, leur désir d'apprendre, leur effort, leur appel enfin. « Vous reviendrez ? » m'a-t-on dit en apprenant mon retour en Europe pour quelque temps.

Oui, il faut revenir et mettre sur pied quelque chose qu'ils puissent recevoir. Ce n'est pas une grande œuvre, avec force capitaux à l'appui. Toute grande œuvre importée les écrase, pour n'être pas à leur portée. Il faut qu'ils se sentent toujours chez eux.

Michel de Kergariou

Texte paru dans *L'Echo du Sikkim et des Andes*, mars et octobre 1974